

Janerot leva la vue au ciel on homme qui se consulte.

—D'Armangis... d'Armangis, répéta-t-il, je crois bien que c'est ce nom-là que m'a donné l'usurier... car, il faut vous dire que je ne l'ai jamais vue, cette dame. La propriété appartenait à un noceur de première force... Pour mener cette vie de poli chinelle, il paraît qu'il empruntait à tort et à travers. Aussi avait-il fini par laisser la maison en paiement à un usurier... qui ne l'a pas gardée longtemps, du reste... car, au bout de trois jours, il m'a annoncé que les dettes du noceur... un fort beau garçon, entre nous... lui avait été payées par une grande dame qui était devenue ainsi propriétaire de la maison... Et il m'a donné son nom pour que je lui remisse les clefs quand elle viendrait visiter son acquisition... Faut croire qu'elle n'est pas curieuse, la grande dame, car je n'ai pas encore vu la couleur de ses cheveux.

Tout en parlant, Janerot était rentré chez lui et, sur le manteau de la cheminée, il avait pris un sale et vieil almanach de campagne qu'il se mit à feuilleter.

—D'Armangis ! répéta-t-il, voyons si c'est ce nom-là... l'usurier me l'a écrit sur mon Mathieu Lacneborg pour que je ne l'oublie pas... Ah ! oui, tenez le voilà en toutes lettres... D'Armangis, c'est bien cela.

Puis fermant son livre, le rustre ajouta :

—Est-ce que monsieur désire visiter la maison pour l'acquiescer ?

—Je ne sais encore si je l'achèterai. Aussi avant de me décider, je viens l'habiter pendant une quinzaine de jours, répondit Paul s'emparant du prétexte qui lui était offert.

Janerot ouvrit le tiroir d'un buffet dans lequel il prit un trousseau de clefs.

—Je vais vous conduire, dit-il.

De sa chaumière à la Maison des Enragés la distance était courte, mais il la parcourut en traînant le pas et, d'un regard sournois, examinant Avril qui marchait à son côté :

—Comme ça, reprit-il en entrant sous bois, monsieur vient passer une quinzaine dans notre pays ?

—Peut être plus, peut être moins, répondit l'héritier, qui, au fond, aurait été fort embarrassé de préciser mieux le temps de ce séjour, dont la durée dépendait du caprice de Mme d'Armangis.

—Monsieur va bien s'ennuyer ainsi tout seul... avec son domestique.

—Je n'ai pas de domestique.

—Ah ! je croyais que monsieur serai rejoint plus tard... aujourd'hui ou demain, par un serviteur, continua le paysan dont l'œil s'était nuancé d'étonnement à cette réponse.

Dix pas plus loin il revint à l'assaut :

—Alors, comme je disais, monsieur va bien s'ennuyer tout seul dans cette grande maison, insista-t-il d'un ton mielleux.

L'incomparable beauté de Berthe accusait si peu son âge que Paul, en se souvenant que Janerot avait avoué ne l'avoir jamais vue, répondit :-

—J'attends une dame d'ici à quelques jours.

Le rustre guettait sans doute cette réponse, car d'un ton dans lequel on n'aurait pu discerner la raillerie de la naïveté, il demanda aussitôt :

—Est-ce que c'est la dame qui paye les dettes des jolis garçons ?

—La personne qui doit venir... est ma sœur, dit sèchement l'amoureux, froissé par cette impudente question,

—Alors vous êtes donc le frère de Mme d'Armangis ? reprit Janerot qui, tout en parlant, ouvrait une petite porte percée dans le mur du jardin.

En songeant que son séjour avec lui dans cette maison compromettrait la grande dame, s'il avouait son nom, Paul repartit vivement :

—Mme d'Armangis ? Pas plus que vous je ne l'ai jamais vue, mon brave homme. Dans mes pourparlers au sujet de la propriété que je veux acheter, je n'ai eu affaire qu'à l'intendant de cette dame qui m'a dit qu'au nom de sa maîtresse vous me remettiez les clefs.

Pendant qu'il était en train de mentir pour sauver la réputation de sa belle des indiscretions de ce grossier et curieux personnage, Avril fit la bonne mesure. Après avoir cherché au hasard dans sa mémoire le premier nom venu, il ajouta avec aplomb :

—Ma sœur se nomme... de Jozères.

—Après tout, ça m'est égal... Je n'y tiens pas plus que cela, moi... D'Armangis ou de Jozères, c'est comme vous voudrez, fit le villageois tête d'un ton qui prouva que, tout en paraissant céder, il ne retranchait rien de ses suppositions.

Cependant ils étaient arrivés à la maison. Derrière son guide, Avril pénétra dans un coquet salon ouvrant à droite d'un spacieux vestibule.

—Hein ! fit le rustre, est ce meublé ? Oh ! le grand farceur ne regardait pas à la dépense ; il y a dix chambres pareilles bondées de meubles dans le dernier genre... vous aurez de quoi vous remuer à l'aise... et du vin dans la cave... ainsi que du bois.

—Alors, profitez-en pour allumer du feu.

—Tout de suite, dit Janerot, qui sortit pour se rendre à la cave.

Resté seul, l'amoureux se prit à réfléchir sur les révélations du paysan. Mme d'Armangis, à laquelle jamais la médisance n'avait pu prêter un seul amant, devait elle cette réputation usurpée à la précaution prise de venir cacher ses amours en ce coin inconnu des pourvoyeurs de la chronique scandaleuse ?

—Quel est cet homme dont elle a payé les dettes ! se demanda-t-il en sentant lui poindre la jalousie à cette pensée qu'un autre l'avait précédé dans le cœur de Berthe.

Et il se promit de fouiller à fond toutes les chambres de la maison pour trouver quelque trace qui lui fit connaître que avait été celui que Janerot appelait le noceur.

—Là ! je vous apporte de quoi vous procurer une fameuse flambée, dit le villageois en réparant les bras chargés de bois.

—Bien, allumez.

—Il faudra aussi vous faire du feu dans la chambre à coucher que vous choisirez... oh ! vous n'aurez que l'embarras du choix... il y a sept lits dans la maison.

—Bon. Alors j'opte pour la chambre qui était habitée par celui que vous appelez le noceur.

—Ah ! très-bien, celle du coin, là-haut.

—Dites-moi. Ce noceur était il jeune ? demanda Paul en affectant l'indifférence.

—Entre trente et trente-cinq ans.

—Vous prétendez qu'il était beau garçon ?

—Un homme superbe... et généreux !

—Et il se nommait ?

Le bonhomme n'avait sans doute pas entendu, car il continua :